

Paul-Roger Lina

Qui attends-je ? Hein... Je commence
tel appel : qui attends-je ? J'y viens, j'~~accouche~~
j'accouche, ponds dans la douleur. Qu'on
médite à m'écouter un ~~g~~ temps pour
qu'en on ait puis t'es
latillon mais ~~deux~~ pense
refiné ~~si~~ t'ère en
bouffissures ~~de~~ es de
combettes ~~e~~ es à soufflets
de vende, en ~~un~~ es plus mon ~~je~~ gerson,
ave condescendance de mise ~~et~~ Je
mis puis, embauche ~~presque~~ étiole ~~certes~~
aussi foutu Je me donne le la (-:tel), à
outre à la rose puisque hors d'état de
fonctionnement, à vil ~~détuit~~ ~~perd~~
persiste seule ~~comme~~ nem dans une
future d'origine, bise ~~traj~~ longuement
revorti ~~surmont~~

SOMME ASSOMMÉE D'IRONIE



Paul-Roger Lina

Somme assommée
d'ironie

Je me donne le la

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3555-2

Dépôt légal : Septembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

À la Vérité...

À la Nature...

À l'émotion...

Au nerf...

Aux élus...

Au délice des raclures.

Les extrémistes de la littérature ne sont que des clowns pour les adversaires du lyrisme.

Marc-Édouard Nabe

L'idée vraie se passe de permission.

Ernest Renan

La valeur de certains hommes et de certains livres repose seule sur l'aptitude qu'ils ont de forcer chacun à exprimer ce qu'il a de plus caché et de plus intime : ce sont des coupe-bridés et des daviers pour les bouches les plus serrées. Certains évènements et certains méfaits, qui semblent n'exister que pour la malédiction de l'humanité, ont aussi cette valeur et cette utilité.

Friedrich Nietzsche

Tous les animaux sont artistes, ils ont leurs heures d'agrément, leurs phases de lubies, leurs périodes de rigodon, faridon, les pires bestioles biscornues, les moins engageantes du règne, les plus mal embouchés vautours, les tarentules si répugnantes, tout ça danse ! s'agite ! rigole ! le moment venu !

Les lézards aveugles, les morpions, les crotales furieux de venin, ils ont leurs moments spontanés, d'improvisation, d'enchantement, pourquoi on serait nous les pires sacs, les plus emmerdés de l'Univers ?

On parle toujours des têtards, ils se marrent bien eux, ils frétilent, ils sont heureux toute la journée. C'est nous qu'on est les pires brimés, les calamiteux de l'aventure.

À quoi tout ça tient ? à l'école, aux programmes.

Le Salut par les Beaux-Arts !

Louis-Ferdinand Céline

Certes faut être fumier de très bonne heure, faut que la famille s'en occupe, autrement ça se développe moins bien, c'est une question de premier âge, en plus d'heureuse hérédité, la bonne étoile c'est d'être bien né, sous des parents qui comprennent. Ça s'ensemence la vermine, ça se cultive tiède, à l'ombre, ça prolifère, c'est heureux, plus heureux foutrement que l'aigle qui croise là-haut dans les tempêtes.

*La vermine quel avenir immense !
raisonnable ! coup sûr ! Les aigles il en
reste presque plus !*

*Par Hiram bordel ! la Terre tourne !
Elle contient plus de mauvais que de bon !
Les jeux sont faits !*

Louis-Ferdinand Céline

Supposez que moi, petit goyme, il m'advienne, un certain jour, de publier, Dieu m'en garde ! Quelque petit roman... de brosser quelques grêles portraits... de moduler quelques cantates... de rédiger un mince mémoire, mettons sur le « Bilboquet », ses règles, ou quelque étude approfondie sur l'origine des verrues... si je ne suis qu'un simple autochtone... même pas franc-maçon du tiers-ordre... qui viendra me lire ?... m'écouter ?... Certainement pas mes frères de race... Ils vénèrent trop leur ignorance, leur fainéantise, leur hébétude prétentieuse...

Louis-Ferdinand Céline

AVANT-PROPOS

Qu'attends-je ? Hein... Je commence tel quel : qu'attends-je ? J'y viens, j'accouche, ponds dans la douleur. Qu'on médite à m'éditer assez longtemps pour qu'on m'ait dit t'es doué, puis t'es tatillon mais talentueux, méticuleux penseur, raffiné ajusteur de vocables, etcétera en bouffissures de figolures de dorures de courbettes et manières complaisantes à souhaits de vendu, enfin t'es pris, mon garçon, avec condescendance de mise... Je suis pris, embauché presque, étioilé certes aussi foutu, « broc », *broken*, à foutre à la casse puisque hors d'état de fonctionnement, à vif détruit, persisté roulé comme nem dans une friture d'angoisse, laissé trop longuement, ressorti *burnout*... Ces choses-là, c'est à la seconde près, on ne lésine pas sur le contrôle, la surveillance... on ne chicane point à y mettre les moyens, à tenter le sauvetage précoce, surtout que les moyens, on les possède et pas qu'en terme de volonté... Par exemple, tenez ! nul ne s'émacie au labeur pour des clopinettes... Tous veulent sortir de ce bain graillonieux bouillant de plus belle... Ne s'émerillonne à se consumer qui arpenté déjà le fond,

le fond de ce bain, le fond absolu, le « plus bas que tout » et pas agréable... Mais ventrebleu ! cramé, cuit rose à l'extérieur, carbonisé charbon à l'intérieur qu'on ose enfin me piocher, m'extirper prétendument du gras pseudo-hammam effervescent... Je n'attends pas ça, moi, j'y aspire, c'est fou !... c'est écrit !... Je suis fichu d'essence parce qu'anti-élu, de mauvaise « souche »... Et les angoisseries par-dessus, par séances d'accablement entières... Peut-être pas élu, néanmoins, persistant dans ce qu'on eût appelé l'angoisse du terme à l'époque, l'ascétisme imposé, le pécuniaire ric-et-rac, marmiteux fini, usé, claudiquant corps et esprit, boitilleur entier fichu... Puis, finalement, c'est rase bas-fond qu'on me sort, qu'on m'arrache tardivement, prêt à me rompre de carcasse sur ce qui en dedans ne raisonne plus qu'en cendres, comme creux... Ah ! mais il n'y a point le choix, pas de piston donc pas d'alternative !... De l'attente pénible et altératrice... voilà la clef !... Ainsi la serrure s'achemine à vous... Je ne biaise pas de ce côté-là, je n'ai pas la voix violoncellante ni prou porteuse de mon bas-fond... Je ne fais non plus le rôle du suave mirage d'outre-tombe caché outre et face apparente, bien maquignonné bellâtre sincère mais chafouin bélître en l'âme. Qu'on en fasse des tonnes mais pas moi ! J'attends... j'attends en substance qu'on me lise, non... non... qu'on se délecte, se torde de rire et de dégoût, qu'on joue le sensible devant mes pages gribouillées de mots, noircies de ce charbon intrinsèque, empirique...

On me demande !... On me demande : « Serait-ce un pamphlet ? Une fiction ? Un pamphlet fictionnel, une fiction pamphlétaire ?... — Que n'en sais-je ! Rions-nous des genres, s'il vous plaît ! Disons non-

seulement, pour la rituelle classification, car vous semblez y tenir, qu'il s'agit d'un essai, un *essai d'essayer*, fictionnel, très fictionnel, très très, apologue mythique mais d'art avant toute chose ! qui transcende tout ! qui englobe tout en l'excluant à la fois : l'insoluble absolu ! Le Tout, homogène en surface, exclut les catégorisations catégoriques ! Et... et donc les procédés ! les manœuvres ! les desseins !... établissant l'essence artistique par chaque mouvement, l'essence mise en branle dès sa genèse ! l'effet et la qualité différent... On a la crème des crèmes où les genres sont malgré tout là, confondus, tellement imbriqués pour constituer l'absoluité qu'est l'art que de les énoncer en unités dissociées relève de l'erreur ! » Maintenant, le bouquin commence !... Bientôt, bientôt...

Ma harpe enroncée fluctue sur une gamme composée de deux notes : le *je lyrique majeur* et le *vous mineur*. Elle est beaucoup plus riche et florissante que d'autres mal accordées, foutrement luxées. Dieu sait cette foison qu'Il n'ose rectifier, biaisée du fin fond de l'essence, qu'Il a flanquée de traviole afin de S'esclaffer à les observer traîasser dur, s'empêtrer mol, vasouiller flasque ; le vice nous touche tous, même Celui Là-haut, évidemment. De guingois, l'harpe exhale ce que l'on nomme du parasitisme, de la nuisance, rien de plus que du boucan sourd mais ennuyant, pis qu'accablant, emmerdant. La mienne, nib de tordu, nib de boitard ni serpentiforme, du droit comme *I*, rigide tel *Y*, oh ! pas fiérote du tout, franche juste exacte, travailleuse et solide, endurente dans l'émotionnel, qui ne ploie onques ! Les sensibles comprennent pour sûr. Ma technique, moi, c'est l'aspiration à l'eurythmie toujours ; c'est l'opposé du

reste qui racle les fonds de tronc de flûte au cure-pipe pour dégouter la moindre microsonorité cafouilleuse. Je lyrise au micron près, entendez ! Tendez les nerfs ci-entour comme si vous eussiez tendu l'oreille ! Voyez ensuite, ressentez dans la tripe ; ma harpe barbelée sonne trop juste. C'est bien régulier, exagérément !

Soit. Accourcissons. Des preuves qu'il faut, du muscle, du nervin, du dense aphrodisiaque, de l'envolée sauvage de légèreté !

Soit.

Cautionnons toutes pensées, tous direx et tous actes exempts de charnels sévices. Le livre est l'impassible mais néanmoins ardente corporisation, l'humble et pourtant audacieuse concrétisation des pensées parfois cinglantes de son auteur, qui y sont figées, immortalisées, couchées d'encre noire sur son papier d'ivoire et qui y dorment éternellement ; à leur paroxysme elles vous parlent et vous pénètrent, vous hantent, vous harcèlent puis vous envoûtent. Si rien de cela ne se passe, ne vous retiennent vos mains, passez à l'acte, refermez-le, vous êtes simplement déçu d'avoir déboursé quelque argent ou sincèrement opposé à l'art, dans son extrémisme et dans sa beauté. Le livre est le Suprême de la liberté d'expression ! Détrompez-vous, pour le lecteur aussi.

Le style apocalyptique est le Superlatif quintessencié de l'anticonformisme métaphysique au sens large. C'est le jaillissement langagier, parfois paradoxal et qui se suffit à lui-même, de la profondeur des anfractuosités intellectuelles, sans transition qu'un rigorisme formel. Tantôt proscrivez-le, tantôt faites-en votre sceau, surtout alternez – et cela vaut itou pour le

bouquineur –, ne négligez particulièrement jamais la qualité de la leçon que vous suivez, aussi courte et de piètre appareil soit-elle.

Il faut que vous soyez irrité, pris au cœur par l'injustice de la subjectivité s'infiltrant dans cet ouvrage, le rôle qu'elle y incarne sous sa vraie facette astringente transcrite au prix d'un inévitable labeur de fond, orchestré par l'écrivain. Il convient alors que vous soyez indisposé, indigné.

N'oubliez point : n'est Vérité que la Lumière, la lumière du Soleil.

I

EN GUEULARDISE

L'écrivain, entendu au sens primitif et commun du terme, conceptualise son livre aussi doctement que l'architecte dessine son monument ; il l'écrit aussi habilement que le bâtisseur érige son édifice. C'est paradoxalement qu'ils partagent un semblable dessein : leur ouvrage se destine à être habité, possédé, respectivement par l'acquéreur immobilier et le lecteur (certes aussi acquéreur) ; sans quoi ledit ouvrage n'eût onques été l'hôte d'aucune source de vie après sa mort originelle, esthétique et fondamentale. L'achat, l'appropriation et la restructuration idéale et factuelle des armatures primordiales, abstraites autant que concrètes, par le possesseur, symbolisent l'abolition de cette idée qui leur était seulement préalable, l'idée, le dessein du bâtisseur et de l'écrivain. Ces derniers perdent le pouvoir, la puissance de toute cangue idéologique, par l'échange *ouvrage-monnaie* ou *ouvrage-perte de propriété*. L'acquisition représente le trépas des deux créateurs, le Néant s'insinue alors là où l'appropriation va reconstruire l'œuvre.

L'ouvrage littéraire, concentré cohérent de mots enflés de sens lyrique, poétique et sentimental pour l'auteur, devient un défunt amalgame inintelligible, insensé de coquilles vides et androgynes douées de susciter chez le lecteur, par leur osmose syntaxique, des divergences de l'ordre du mauvais et du pire, du bon et du meilleur, portant ainsi sur un piédestal de primordialité le poids de la subjectivisation. Aussi, en qualité d'esthéticien de la langue, l'écrivain se doit d'enchanter, de soulever, d'exalter, d'émerveiller le lecteur... il est un passager qui a payé sa place... du moins se trouve-il emporté, en son sein, par le magique esquif façonné par le constructeur sémantique. Ô le privilégié ! L'huppé de la prérogative ! En effet, ce dernier, quand bien même se fascinerait-il sur quelque objection, après que l'œuvre fut dépourvue de son premier sens, dès que l'artiste l'a parachevée, injecte son revivifiant substrat subjectif au-dedans des volutes linguistiques, réincarne alors les mots à l'âme envolée, puis le livre au corps exsangue et, défardant les singulières perspectives d'extravagances phraséologiques, résout les subtilités. Toutefois, quoiqu'il puisse n'être que lecteur superficiel ou à loisir, il lui incombe une grande tolérance, à mesure de sa discrétion et de sa rationalité, au gré de sa palette cognitive ; aussi, la qualité de probe quant au devoir de remise en question lui est indispensable. Ainsi, il doit émettre des réserves sur les fragments qui ne lui siéent point fondamentalement et, s'il le peut, se les approprier différemment ; l'écrivain agréera l'appréciation favorable comme défavorable, dont il n'aura que relativement écho, prévoyant leur coquet extrémisme. Alors même que le sens premier est aboli, substitué

par d'inertes vocables éteintes aux crochets phonétiques avides de mouvement Lumineux, le lecteur, en y infiltrant une neuve nature éclairée *sui generis*, dénature nécessairement les propos ; cependant, il se doit de ne point formuler quelque grief par extrapolation ni troncature, mais de s'interroger et de sonder sa matière grise, particulièrement lorsqu'il est face au précipice de l'insoluble.

Enfin, peu importe de ce qu'advieront les écrits, cryptés pour jamais de la perte originelle de sens, lorsque le luxe des volontés attentives s'épanche dessus comme dedans ; la prodigalité cérébrale de l'exégèse littérale les sublime de son intense intérêt, et les emplit de plus de beauté qu'ils n'en puissent contenir ; les prunelles du divertissement effleurent les esthétiques arabesques terminologiques, et courtisent leurs circonvolutions d'une sùre légèreté.

N'omettez point, chers lecteurs, que la qualité d'échappatoire éphémère au cloaque clos du quotidien, hérissé de cénotaphes linguistiques, incombe nécessairement à la vraie littérature qui, paradoxalement, peint les épithètes de cette banalité branlochante. Elle évince un temps cette infranchissable enceinte, cette terrible astreinte intime qui manque de nous avilir et nous dépraver. Plus précisément, elle nous y abstrait, nous y soustrait volontairement. Le débonnaire littérateur – puisqu'il faut reconnaître qu'il est l'un des Pères de cette littérature artistique – ne fait tapiner le miroir de sa raison stylistique et terminologique aux abois de ce vil cloaque ; il ne nous expose point son reflet mais probablement son contraire ; il témoigne, du moins,

d'un éloignement flagrant, aérien. Tout au pire galvaudera-t-il ladite banalité, l'utilisant pour matière première, pour qu'en définitive elle ne transparaisse nulle part, qu'elle soit étrangère à son ouvrage.

Ma conception de l'artiste contraint l'écrivain, sous le joug de *la langue* qui, selon ce que disait Roland Barthes, « *comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire ni progressiste ; elle est tout simplement fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire* », à un autonazisme, autofascisme, autototalitarisme disciplinant l'âme et lui imposant un pur rigorisme, hiérarchisant, domptant les pensées dans l'écrit, éradiquant le commun, le normal, le médiocre, l'insuffisant, le laid, autrement dit ce qui ne correspond point au moule élitiste de l'œuvre d'art. C'est trop simple, c'est l'engagement dans la recherche, quoique scabreuse et probablement infinie, de l'absolu, par l'absoluité même de ses engagements envers soi et l'humanité, par la projection du filet hautement criminel de sa subjectivité, par la volonté plénière de puissamment subjuguier ce que l'on désire comprendre, apprendre, décrire, détruire. Cette impériorité austère discipline puis filtre l'indispensable et antagoniste flot de pensées de la gauche radicale, celle du retour à la nature, à la Nature ! à l'anarchie originelle, à l'Anarchie ! au propre archaïque de l'Homme, mais qui, tout de même, eût anachroniquement charrié l'intégralité de la palette linguistique actuelle au creux de ses remous, puisque nécessaire à cette réalisation, nécessité bien entendu absolue et ubiquitaire du Verbe. Nonobstant la totale liberté de l'individu sur autrui attenante à cet état d'anarchie ainsi qu'à quelque liberté d'expression, l'on ne

conserve que la formulation spontanée des pensées en cascades phonétiques déstructurées, poétique symphonie cardiaque. L'on cravache à la préserver au plus près, y ajoute son grain de sel fascinant par définition. C'est la petite cuisine de l'écrivain.

Par conséquent, je me vois doté d'un extrémisme, un absolutisme et un excès du verbe dans l'expression de ma subjectivité face à moi-même, à ma vision de l'autre, de mon environnement, du Tout et du Rien, accouchant de ma vérité, puis m'en séparant dans l'opaque lac impossible de l'objectivité.

Partant de la subjectivité, la véritable objectivité est inatteignable, c'est irréfutable. Alors, de sa Lumière personnelle, l'on se doit, au plus haut degré, d'éclaircir ce lac, sachant que dès son évocation, l'on ne lui peut ôter son entière opacité. Il en va de même lorsqu'on s'engage dans la quête de l'absolu à tout prix lorsque l'on a ouï dire, par Einstein, que tout est relatif.

Or, ce travail, ce polissage du style aboutit à un fruit hypertrophique et délectable par son intensité, sa véracité. Cet accomplissement, cette perfection est obtenue grâce au juste équilibre entre le brut de la pensée, la complexité de la réflexion et le mélodieux, l'harmonieux, le jouissif de la rhétorique. Il m'est alors foncièrement impératif de contenir et de porter en moi tout ce que je subjectivise, de sorte que mon alambic cérébral le distille maintes fois puis engendre une pure quintessence strictement distante voire opposée à tous lieux communs bien-pensants comme mal-pensants, n'appartenant à nul préjugé ou présumé, aucune idéologie prosélytique, propagatrice, perverse et

pervertie, aucun dogme avarié ni communauté gangrénée.

Mon livre, mon œuvre d'art est une solution homogène résultative de la macération de mes fruits dans la quintessence que j'obtiens.

Aussi, le subjectivisme dans l'Art Souverain dégage souvent de son ouragan tourbillonnant d'innée véracité l'épais brouillard dormant sur l'objectivité. Il décante la lourde vase de son insondable lac. De plus, l'art ardent, ça ne se boursicote pas, ce n'est pas l'Intention coïtant avec le Hasard à froid, c'est du cash, du fort tangible déterminé seul à pouvoir ébranler, pas du simple vent frais à défriser les pubis. L'art doit forcément mettre une claque. Et les claques ne sont pas filles du Hasard – tout au plus hasardées ou hasardeuses. Il faudrait que de l'ignorance le hasard crevât de la bouche ouverte des hommes qui ne savent qu'il n'existe point. La bouche ouverte devant la béance factuelle du hasââââârd ! ébahi de rien. Il faudrait que l'ignorance allât jusqu'à ignorer le hasard. Au moins que ce soit su, qu'il ne demeure en rien de hasard. Cette chose qui n'est que mot, théorie. Comme par hasard. L'allégorie du Hasard pantomime celle de l'Inconnu. Ô Grand Inconnu, à mettre au pluriel ! Ordre Cosmique ! Ce que nous ne savons pas fait office d'hasard ! Ce que nous qualifions de chance, de veine, de coup du sort, de contingence, est écrit. C'est écrit chez l'Omniscient, dans le gros pavé du destin. L'Omniscient le sachant, le hasard n'a lieu d'être. Le mot *hasard* devrait être un trou dans la page. Absent, dématérialisé. Inexistant comme sur la destinée. Ceux qui composent avec moi, qu'ils le découpent, crèvent la page ! Et même à

l'opposé, rejetant l'idée de destin, on a l'existentialisme aveugle devant la notion de hasard, puisque que tout, chez l'individu, tend vers la volonté, l'acte qui décide de ce qu'il devient. En quelque sorte, c'est le destin quand même. Il est écrit que nous pourrions décider de notre être futur matérialisé par nos volitions, tout comme il peut-être écrit l'état exact de notre être futur. Le hasard, aussi infime soit-il, ne prétend seulement qu'à être utilisé ironiquement contre ceux qui y croient. Il n'y a pas de hasard chez celui qui sait prévoir. Le hasard, c'est le libre-arbitre, donc pas. Le hasard est quiétiste ; il essuie le cul de ceux qui n'en branlent pas une. Que tout nous tombe dans les paluches, ô Hasard tout-puissant. Hasard, tourne-toi le couteau dans la plaie profonde, et à la benne.

L'art littéraire s'éloigne des cieux de la malsaine et stérilisante sphère bien-pensante. Sinon de défrayer la trivialité, il effleure ce fumier fuligineux, fatras fertile de multiples tolérances pécuniaires qui pleure benoîtement une haleine aux ineptes hélices, et convoque ainsi des salves mensongères, absolument absconses d'in vraisemblance et de limpides opinions. En ses profonds ressorts rouillés, je lui crache mon acide revendicateur, mon fiel anticonformiste par essence – car émanant de la stricte singularité de l'état d'artiste. Et, quoiqu'il ne véhicule point doctrine, si ce n'est celle de la précision, de la finesse de l'absoluité de la Nature, adonc de l'acuité de la vérité pure, inhumaine, surhumaine, qu'il essaie de reproduire, l'art littéraire, étant au demeurant libéral et bel art, regroupe et annule, sans restriction, au sein de sa stricte qualité d'art, substitut dogmatique, les courants de pensée, puis influe, nécessairement, sur

les fondements de ce qu'il touche des mots et impacte, entre universellement en collision extrinsèque. Tout naïvement parce que chaque acte pèse et déteint sur autrui, que l'œuvre en est un du plus haut degré, d'une importance clef démesurée. Le livre, ainsi que les parallèles œuvres d'arts, découle d'un acte engagé par la volonté de l'artiste ; celui-ci en est alors par causalité *culpable*, mais que, paradoxalement, jusqu'à ce que son total achèvement ait aboli tout sens primaire et qu'une première lecture extérieure ait sacrifié le subjectif originel, transférant par conséquent au lecteur la *culpabilité* par son interprétation. Il en va semblablement pour les campagnes de censure qui ne devraient se perpétrer qu'en considérant que le lecteur possède des capacités de relativisation et de ratiocination, ne conservant quelquefois que l'aspect littéraire, objectant par opposition la pensée de l'auteur, et vice versa chez le censeur psychorigide, au plus grand danger de tous.

La plume d'or ou d'airain, la plume au pouvoir phallique que j'étreins sur l'éclat ivoirin du feuillet est la transparence qui me lie au miroir de ma pensée, miroir en puzzle perpétuel substantialisé par les mots. D'airain, je l'abreuve de l'encre noire que j'ai digérée et jouie cérébralement, suintant à flots ardents des abysses de ma haine, de celle de l'humanité que je porte en mon sein, de tous les hommes qu'on *hairait aimer* par justesse de l'instinct, mais que, par fanatisme infatué dans la tolérance stérilisatrice, impuissant, on *aimerait* – tout facilement – *hair*, en finissant par les aimer fadement en face par bienséance auto-imposée, pas au dos, en bon renégat versatile. Les libertés de chacun sont entravées par celle de tous. Ô censure démesurée cautionnée par la muse Morale ! Ô

liberté indéfinie ! Ô Tolérance à multiples facettes, Démon à la physionomie de Dieu docile ! À l'instar d'un sceptre scripturaire, je l'érige, cet irrésistible instrument, tel le porte-parole des maux universels, intemporels et indigestes, qu'il crache, qu'il dégueule effrontément sur de blancs infolios exutoires, au nom de la liberté d'expression. D'or, elle gicle de cette divine semence que l'on nomme l'Amour, le mien, le leur, le nôtre, tel un lingam drastique gorgé de sang bouillonnant, semence d'eau de rose où, des pétales excessifs et scripturaux, naissent mentalement des mots multicolores, vivifiant, égayant leur support inerte et monotone.

Les hommes, n'étant beaux que dans le spontané, la fureur, l'excès, l'extrémisme de leurs passions les plus intenses – l'Amour et la Haine –, de leurs volitions incoerciblement naturelles, sont nécessairement facteurs de l'insolite manichéen : le beau et la laideur ; le bien et le mal ; la vérité et le mensonge. Les nuances et dérivés, si tant est qu'ils existent, ne sont à considérer que secondement, infimement. Mystiques et vraies, les ardentes quintes empressées dont regorgent les volcaniques entrailles de l'épris méritent de fuser, de jaillir, afin d'être dévoilées, disséquées, décharnées. Que les terrestres radineries sentimentales d'affables circonspects soient charcutées à la tronçonneuse passionnelle, et que leurs monceaux de ridicules raclures soient ensevelis, enveloppés d'un linceul de céleste anathème, par l'humus sacrilège de l'immémoriale nécropole de l'indigence du Cœur !

L'Amour, A d'absoluité, et la jouissance sont chose identique. Remarquez... pas d'histoire là-

dessus ! *nein* ! Pas identiques exactement... pas interchangeables choses : complémentaires, peu séparables. L'un n'est point sans l'autre, c'est tout. Sans Amour, point de jouissance ; la nuance échoit au sens, c'est une question de cause à effet, de lien consubstantiel. La jouissance naît de l'Amour. Tu n'aimes pas, tu ne jouis pas ; tu n'aimes pas la vie, ta jouissance ne poindra jamais. À la mort : même pas. Et pourtant contiens-tu l'Amour, inexorablement – et le Christ alors, en toi bribe de chair est entée ; la passion ! Le premier, l'Amour, peut être à la fois absolu substantiel et part intégrante d'un relatif consubstantiel : la jouissance. Le second ne peut être qu'une contingence consubstantielle. Un appareil, une excroissance est la jouissance pour l'Amour. Une de ses plus saisissables manifestations. La plus ostensible et vraie – de franchise immédiate. Mais lorsque de jouissance il s'agit, l'Amour est *de facto* présent. Jouissance seule serait comme neige sans eau. L'Amour est nécessaire, chacun le porte en soi, – certainement pas au su de tous ni même de son détracteur, – il nous est intrinsèque ; la jouissance, tous ne l'avons point à notre actif. On hausse d'un degré, et conscientise.

De la source absolu à l'amont d'un cours d'eau et ses contingences, l'eau n'a point les mêmes propriétés ni le même débit ; elle subit des modifications, de diverses dilutions, accuse l'apport de diverses molécules, mais elle reste aqueuse en tous points. La relativité quant à l'amont relève simplement de sa localisation, de l'éloignement de la source. Le cours d'eau peut-être souterrain comme apparent, de manifestation latente ou patente. C'est exactement pareil avec l'Amour et la jouissance, la jubilation,

l'allégresse, l'exultation, le bonheur, la plénitude, ces ressentis ont tous pour point commun l'Amour, à plus ou moins haute dose, la différence en est l'état de pureté, l'éloignement donc de la source, qui détermine l'intensité, et leur additif, duquel se dégage la nuance sentimentale. Qu'on s'y détrompe méchamment, le bonheur se compose d'Amour, or, quoique peu présent dans son composé, car il y intervient d'autres composantes, il y est indispensable, qu'il soit pour soi-même ou destiné à autrui. L'Amour se décline dans tous les élans, toutes les émotions positives ! L'Amour qui n'est chose différente d'une *affection forte* enfermée en tout être, qui n'est autre que son reflet convenu, embelli, regorgeant de sens et d'histoire, précieux à la romance, ne demande qu'à se voir libéré par un déclencheur, une stimulation.

La structure du trope ci-dessus, trope sur l'Amour, coïncide parfaitement avec la Haine à la différence des additifs sentimentaux, qui se doivent d'être acides plutôt que basiques, caustiques plutôt qu'exquis.

La Haine est le sentiment de base incorporé en autrui, ceux qui ne sont moi par définition, c'est leur centre de gravité, le noyau intrinsèque autour duquel le corps ne symbolise qu'un halo secondaire, pépite filandreuse extradable seulement par le précieux dissolvant passionnel de mon Amour, où je puis également appliquer l'occultant fard du mépris, de l'ignorance circonstanciée. C'est la présomption haineuse. Cependant, il y a une insolite exception qui invertit le siège des deux passions opposés : l'Amour est intégré comme radical à quiconque ayant tatoué sur sa carte d'identité *vingt décembre* ou *sexe féminin*.

C'est l'aversion inversée, la faille de méfiance, c'est aimer la femme en ce qu'elle est, malgré son hypocrisie, son éloquence primaire, digressive et innocemment manipulatrice. Or donc, ceux qui ne dérogent point à ma conception revêtent au mieux les hardes de potentiels ennemis, au pis l'habit de récriminateurs équipollents à la cabale leste et rancuneuse, au petit orgueil jaloux qu'il faut rudoyer à coup de baffes. Eh ! bien, sous le sceau de la déconnaissance, je hais la Terre entière ! Je la coupe et recoupe des tranchants de ma haine et tant pis ! Pas un peuple, une engeance, une ethnie, un penchant ni un courant de pensée n'y échappe ! C'est normal ! Très universel mais inavouable ! Trop inavouable !... Tout le monde est tel quel de fait !... originellement... C'est le crime d'exister en tant que soi ! Le crime de subjectivité ! L'affrontement de n'être pas un autre !... de n'être pas *conforme* au parangon de l'autre !... Le divorce existentiel, le crime de rivalité essentiel ! Les Américains, je les hais, les Africains, les Asiatiques, les Océaniens, les Eskimos, les Blancs, les Noirs, les Jaunes, les Arabes, les Indiens, les café-au-lait, les Maghrébins, les gris, les métis, les mulâtres, les sangs-mêlés, les albinos, je tranche et retranche !... les racistes, les antiracistes, les musulmans, les juifs, les catholiques, les hindouistes, les pieux, les impies, les athées, les profanes, les gouines, les progressistes, les pédérastes, les hermaphrodites, les polygames, les polyandres, les partouseurs, pas un d'épargné !... c'est déterminé !... les libertins, les nudistes, les obscurantistes, les libéraux, les capitalistes, les trotskistes, les communistes, les néonazis, les négationnistes, les politiciens, les publicistes, les bénévoles, les

proxénètes, les rabatteurs, les violeurs, les meurtriers, les fonctionnaires, allez ! tous dans le même panier à foutre !... les agriculteurs, les chefs d'entreprise, les actionnaires, les chanteurs de merde, les vieux, les compositeurs de chansons pourries, les romanciers à « *best-sellers* » corrompus, les pseudo-écrivains à l'encre diluée, les humoristes plats, les plagiaires très peu doués, mais point les femmes, non !... non ! point les femmes, à soustraire de toute cette bourbe qu'elles sont, les femmes ! Ô la Dérogation ! ô la jolie Réserve ! de la discrimination avec un grand *D* : Discrimination positive !... positive évidemment ! Les femmes, ces labyrinthes lyriques circonvolutionnés à perte de chibre, où le fulminant Minotaure Aphroditisé y retrouve son sexe à pile d'œstrogènes majestueux en supplantant la brumasse séant sur leurs tréfonds virilophobes, dont on se fout tous éperdument – et que ces saloperies de féministes dissipent au nom de l'émancipation bidon de leur gent, sur l'építaphe du fœtus mort-né de la disposition au pouvoir féminin, au nom de la baudruche crevée de l'insuccès paritaire autoritaire de l'intelligente substitution des « vrais problèmes » –, par l'intrigue sexuelle diversiforme, la fragrance d'érotisme odoriférante parfumant chacun de leurs gestes pour le moins pondéré par la grâce et fourvoyant nos sens ébaubis. Je passe au crible empathique de ma haine ce monde *tangible*, il ne reste que moi, moi le salutaire, je me croule des mains, bébé victorieux, nouveau-né aux fraîches branchies assaillies du bouillonnement de la vie, drupe d'une entreprise providentielle achevée, la chair déjà soumise à la prédation, qui n'attend plus que d'engendrer de nouveau, né, et les femmes. Ces belles étrangetés de la nature aux appâts

passionnels, ces abcès d'Amour pur qui ne rougissent que d'être franchement percés, je ne puis me les approprier qu'à positif *a priori*. De tous types, de toutes races, par de suprasensibles lumières définissant les harmonies nécessaires, de ces curiosités obclavées aux tailles cerclées des pulsions génitales divines entées sur de libres et lestes hanches cadencées où papillonnent en dedans des hormones aux cycles lunaires, don du ciel, je m'enamoure. Voilà comment l'on doit en partie qualifier la femme.

Reprends-je. La Haine est une source molaire, factrice de sélection inversée, où l'excommunication est un acte bénéfique et positif, puis l'immutabilité, la constance dans mon estime, sont à bannir : je vous hais tous, l'intégralité de cette prodigieuse humanité portant en son sein les vicieuses délices de ses entités, belles, admirables, infectes et trompeuses, exécrables, blêches, lâches et licencieuses, effectives et exacerbées dans leur singularité. De cet amalgame malgracieux, chaque unité m'est extirpable que par la corrosive suavité de l'Amour, de mon amour, quand le maelström de l'ignorance et du dédain ne les veut point happer. Je hais dogmatiquement ceux que je ne connais. Après que je jugeai l'inconnu, je puis me prononcer, s'il mérite mon Amour, pour des motifs que j'ignore, des affinités inconscientes et quelconques, je lui octroie la grâce de l'excommunication, de l'exil sur les terres jubilatoires de mon amour. Ainsi soit-il.

À écouter toutes gens, je conclus non plus rapidement que facilement et mathématiquement qu'il n'y a que l'Amour de bon à savoir, à ressentir, à connaître, à travestir à toutes sauces. Tous des

grégaliers formatés du sentiment... en plus des autres domaines. Eh ! bien, goûtez un peu la Haine, faites-lui l'éloge d'une absolution sincère. Puissé-je impétrer de vos sphincters circonspects que vous puissiez ne point vous aberrer ! Peu importera ! Aussi, pour celui né un vingt décembre, le raisonnement est inversé, je le puis haïr sans pareil après m'en être délecté transcendentalement ; je le puis à l'avenant méconnaître. Je hais tant de cette haine frénétique, point culminant des sentiments négatifs, afin de tolérer, de générer la capacité d'aimer avec même acuité haïr puissamment la multitude, la masse pour mieux aimer les exceptions, les privilégiés, les *élus*. La balance sentimentale de tout un chacun est inconsciemment bien huilée. J'ai tant d'Amour à revendre que j'aime la Haine.

L'abus de quelque chose démultiplie l'attrait pour son contraire, pourvu qu'elle en possédât un, déguise sa saveur, confère à son égard une fascination, une subjugation du sujet qu'il ne vécut jamais.

Le cœur, en somme, est composé de deux ventricules antagonistes, l'un contenant l'Amour, l'autre la Haine, et notre sang ne les diffuse qu'isolément dans un fluide panaché des nuances sentimentales.

Savoir quelqu'un né le même jour que soi, c'est magique ; c'est l'inexplicable passion amoureuse, l'engouement le plus pur et le plus intense, une quintessence émotionnelle dont on ignore les causes surhumaines ; c'est l'union numérale et grégorienne ; c'est la fusion astrologique ; c'est l'Amour cosmique ; c'est la bêtise ; c'est la jouissance de partager la même aura protectrice, le même ange

gardien ; c'est la symbiose existentielle, la synchronisation parallèle de vies disjointes par l'essence ; c'est l'osmose céleste après la mort ; le cycle vital qui se clôt en présence de ses alter ego immuablement immémoriaux, éternels ; c'est le retour originel à la divine union des essences en un pareil état. Par conséquence, lorsque survient un sentiment d'aversion, frappant l'Amour et brisant sa fragile substance, lorsque l'on renverse les fondements, la Haine surgit, éminente plus que jamais, plus qu'ailleurs.

Au demeurant, considérant la Haine qui, sur un rapport universel de reflet de la substance de l'étranger sur le ventricule haineux de mon cœur passionnel, envoie un signal simili-hormonal répulsif à mon cerveau, je puis affirmer que tout caractère discriminatoire ou ségréatif est aboli ainsi que tout préjugé, présumé ou stéréotype, car, ne disposant que d'un seul critère de jugement qui est évidemment la Haine, je ne puis opérer de choix, de sélection, de classement.

Si vous y entendez objection, je puis vous avouer que j'eusse pu nuer mon propos, puisque j'omis de notables données, circonstances. En observant ces dernières, je puis rationnellement admettre qu'il y a discrimination passionnelo-égocentriquo-binaire. Ce qui, je cuide fort, n'heurtera point votre aimable quiétude. Et, si l'on observe qu'au départ, et bien avant tout contact, *a priori*, certains fassent guise d'élus, or qu'il se veuille admissible que, automatiquement, ceux-ci se voient rejetés après que quelque facteur m'ayant permis tout jugement entrât en ligne de compte, alors nulle composante de ma

personne ne saurait être mise en cause pour discrimination de ceux-ci par comparaison à ceux pour qui j'eusse éprouvé de la Haine, puisque seul le résultat admis garantit une appréciable sans faille en tant que donnée finie, en tant que variable définitivement fixée. Autrement dit, je puis désaimer *a posteriori* celui que j'aime *a priori*, et inversement.

Or donc, l'Amour et la Haine sont les deux seuls critères de jugement sur autrui – les nuances sentimentales n'y étant appréciées que secondairement – lorsque je n'y ai aucune accointance. Ensuite, j'émetts mon jugement à choix binaire grâce à ce que j'éprouve envers l'autre, autrement dit à l'aide de notions subjectives, absolument ; il m'incombe donc de contenir autrui afin de l'estimer. Enfin, le traitement que je vous accorderai lors d'une éventuelle rencontre, relèvera toujours du choix alternatif selon la manière dont je vous percevrai et non-conformément à l'appréhension quasi-universelle que j'eus préalablement de vous.

Ici, j'expectore crânement sur l'orde toison des moutons et de leur berger dont la bienveillance est de parade, des phlegmes courroucés, emprunts d'une virulente haine, car il n'est point salut sans rédemption et particulièrement lorsque la bergerie ne se voit riche que de tumulte. Paradoxalement, je réserve l'Amour pour de ces charognards aux solitaires plaisirs : les loups. Ces animaux ambivalents, ces bêtes dépourvues de honte de la littérature, ces génies instinctifs de la sonorité, de l'expression de l'émotion qui, d'une part, cueillent savamment les mots pour les mettre en bouquet et, d'autre part, sapent, décapitent et déchiquent les

moutons de la bien-pensance, ébranlent des empires médiatiques positivement connotés et stéréotypés, par leurs œuvres d'art ; ils tachettent de l'ocre du sang de leurs hostiles et complaisantes hosties les pétales éclatants de leurs écrits exaltant les délictueuses délices d'une harmonie nonpareille. Ne s'appesantissant ni sur de pitoyables caresses sur un poil fangeux dont ils se fussent salis indélébilement ni sur le marasme d'une lèche-culterie avilissante, ils portent le crâne haut, osent et affirment l'outrecuidance de leurs opinions, ont la plume d'airain, le verbe sec et la morsure décisive. Quant aux âmes sensibles, faiblardes et prudes, au quidam qui, par de vastes œillères se veut cacher la vérité, aux jaloux envieux et flous, aux amateurs que le mensonge et la niaiserie rassurent et confortent, rien ne sert de se livrer à la lecture de ce bouquet de feuillets multiflores, de ce feu d'anti-artifices flingueur. Cette œuvre : je pris une vraie plume lyrique afin de l'écrire, des gants généreux de soie esthétique pour la tenir ; alors prenez vos pincettes interprétatives pour la lire.

Aussi, voyez très loin de moi l'assentiment aux pensées racistes et relatives au métissage culturel à outrance, qui me sont du même ressort ignominieux. Je les exécute telles toutes les idéologies qui se veulent, se cherchent et se trouvent finalement antagonistes, non-seulement par leurs fondements – que je n'eusse dénigré pour l'intelligence et la cohérence de leurs procédés, mais pour leur machiavélisme et leur perfidie – mais par leurs représentants, promoteurs médiatico-politiques d'abord esseulés, quêtant, appétant basement l'ennemi et son hostilité, source fertile d'admiration, de compassion et d'altruisme

bêta, puis mendiant la maltôte de leurs inexperts prosélytes, après que ces antépénultièmes se furent révélés cobelligérants d'une cause avérée conflit, voire guerre, orchestrée par les flux d'informations médiatiques et étant défendue moins bénévolement que pécuniairement. Soit, par exemple, que les uns discréditent médiatement – et non médiatiquement – les autres et vice versa, par média interposés, ou immédiatement, lors d'un débat télévisé contentieux – comprenez ci-devant que la cause n'importe que peu, puisque ci-après l'effet sera le même – pour s'encenser, accroître leur crédibilité, leur vraisemblable fiabilité, car ils dépendent essentiellement de leur image, leur image faussée : leurre putride mussant la jouissance fantasmagorique qu'ils exulteront ostentatoirement – une énième fois – lorsque, prisonniers de leur propre cercle vicieux d'interdépendance financière, ils orchestreront puis adresseront au vulgaire, à partir de leurs désirs sournois, une nouvelle symphonie mensongère aux couacs latents. Ce n'est qu'après ces vaudevilles télévisuels que, baignés dedans les bains fangeux de leurs thermes bancaires, ces histrions porcins, grisés comme ravis d'avoir fait accroire leurs duperies, tendent leur joue pour recevoir leur dû, un baiser de Judas : tels hypnotisés, ils se hâtent ingénument et machinalement à cuider vérares leurs discours et théories dans le sens par lequel ils les exposent, ainsi qu'ils prennent pour sains leurs oppositions et duels convenus ; l'autoconviction s'imisce ; les préludes lors terminés, les dogmes sophistes sont naissants. Est instigateur qui veut, or si les moyens dépassent l'entendement, et les résultats sont démesurément grisants, les retombées sont brutales, les séquelles

lourdes et le terrain propice à l'erreur irrémédiable. L'inconscience morale est, pour le moins, aussi dangereuse que l'immorale conscience. Après que l'habile fabulateur ne fut moins grisé que gorgé de lui-même, il se grise même du contenu mensonger de ses inhabiles fables. Ah ! l'ingérence de ces fouillemerde, poignant dans le destin de millions d'innocentes gens, je leur en foutrais de la Diversité, de la Tolérance, de l'Indulgence, de l'Amour ! Nenni ! je darderais plutôt leur croupe pourrie de corrompus d'un manche à balai de complaisance aux échardes de Miséricorde leur déchirant le côlon ! Allez ! Que vous décapitalisiez vos Grands Mots ! Ce que vous méritez, ah ! vous qui n'êtes point digne de n'importe quel mépris sinon de celui des vôtres, c'est l'émasculatation ! Vous qui, même pour vous chier dessus dedans à travers le falzar, comme vous le faites à merveille momentanément, geignez pour les courbettes de tous, sollicitez les grimaces bienséantes de chacun, implorez les suppositoires diarrhéiques de vos prétextes incarnés, tirés à pile d'ordure ou face de cul, que l'on vient introduire dans votre oignon pleurnichard icarien de socialiste presque tiède ou votre anus hypertrophié d'hercule malfaiteur de droite refroidie, n'êtes plus à pleurer de rire, mais à s'esclaffer de honte. Estropiés de l'amour-propre ! Arriérés de la décence de coulisse ! Infirmes tronqués de l'honneur dû ! Montgolfières criblées de tous les vices ! Bites microscopiques, clitoris à peine visible au panache stérile ! Singes galipettant autour de votre banane taboue, dans votre cage politico-télévisuelle indécorable ! Voilà ce que m'évoque votre tohubohu vaudevillesque de caramboleur maladroit, où le masque tombe à chaque représentation, mais que

seulement personne ne veut dénoncer. Vous adressez à dessein votre cirque à de *petites gens*, ces personnes-là de qui vous vous riez, de qui vous n'espérez aucune compréhension, aucun retour critique, ces êtres-ci dénués de droit de parole, et vous est loisible de revendiquer toutes les inepties qui vous chantent, car trop peu de vos coreligionnaires sacrifieraient honnêtement leur beurre pour vous envoyer au goulag de l'opinion.

Les racistes se targuent à tort de la suprématie de leur putain de race autant qu'ils la feraient piétiner les autres, tandis que leurs prétendus adversaires, les antiracistes, qui n'eussent existés sans la présence des premiers, prônent le verbe haut – point tant qu'ils tiennent leur dragée haute – l'hypocrite sérénade injonctive incitant à la diversité qui, en s'entretenant, se ruine à petit feu par la richesse pour laquelle on la loue, soit : la multiplicité des singularités. En exhortant à la diversité sans doseur vous pressez son anéantissement ; la démographie vous le chuchota : vous étiez sourds de gré ; elle vous le démontre : vous mettez vos œillères d'or impur ; elle vous écrasera bientôt : il sera bien trop tard. Je vous mets tous dans le même sac à fange de l'humanité ! Vous, vase véreuse de la société mondialisatrice restreignant, déprisant conséquemment la profondeur abyssale des océans à leur écume blanchâtre ; peuple, croyez ce que vous voyez, n'entendez point l'augure dans la propagande. Dans quelques siècles les nouvelles ethnies métisses regretteront les diversités raciales d'antan : « Ce fut notre splendeur, notre magnificence, notre trésor ore perdu », diront-elles repenties, proférant l'anathème sur leurs aïeux, et les névroses empireront, n'étant rivées à leurs ancêtres

que par le souvenir, ils se devront de désigner des boucs-émissaires pour porter ce fardeau, de nouvelles discriminations darderont en guise de perpétuité palingénésique.

En admettant que j'eusse entrepris d'humilier l'intégralité de l'humanité dans des salves de tirades, plus modestement dans les admonestations judicieusement hyperboliques à venir, de détruire langagièrement les singularités humaines, j'eusse alimenté les haines insatiables des fraternels communautaristes et eusse été chair fraîche au seuil de l'estomac avide des charognards *businessmen* du militantisme antitout ; or, je m'évertue et m'évertuerai, au sein de cet écrit hybride et sans genre, à expier ces infâmes cruautés en les décuplant, jusqu'au dégoût s'il le faut, afin qu'elles ne persistent que dans ce contenu cautionné par la liberté d'expression. Nous sommes aux sus garantis par même caution, n'est-ce pas.

Certes, cet avant-propos particulièrement conceptuel, aux précoces déploiements, tend vers l'appellation de prolégomènes, que je nommerai désormais comme tel, non point pour sa longueur modérée, mais pour l'étendue de son caractère anticipateur. J'eusse par ailleurs pu, par souci de précision, le parer de l'adjectif *prolepsique*. Que cette spécificité pût fomentier vos interrogations ne nourrit point mon étonnement. Nonobstant qu'il se puisse que de cette remarque vous faisiez fi, j'aimerais l'étayer de quelque drolatique exemple, illustration. Adonc, si ces prolégomènes eussent été train, certainement tracté par une rustre locomotive à vapeur traînant du wagon, vous eussiez dit « une fois

de plus, le train est en retard à la gare, la Gare de l'Entrée en Matière » ; et je n'eusse acquiescé. Vous avez ci-précédemment une bonne tartine de matière théorique, du bon gros verbe en sus, du suint factuel, tout bonnement ce qui permet une introduction pédagogique ! oh ! très pédagogique !... le creusement des sillons et la pose des rails spéciaux sur lesquels ce train, cet esquif hors-normes se dirigera dans quelques instants !... il est d'ailleurs déjà en mouvement... Nenni-da ! considérez-le plutôt tel un fat Sardanapale aux bourrelets gracieux et débordants, que vous eussiez hâtivement comparé et associé à une étiolée insuffisance présageant un manque de Lumière stylistique ; et l'écrivain, par corollaire, déduction, un Sybarite louvoyant face au vent, flânant sur la délicate glèbe de son œuvre, maladroit lovelace verbillard, timide à l'égard du charme inquisiteur des vocables. Le premier, stipendié par le second s'extasiant à tous jets de son plan avvenu, entrouducuterait de ce qu'il est, suave objet décevant, le lecteur jubilant. Je plane.

J'exhorte que vous le preniez de gré afin que vous l'ardiez ou l'encensiez, que vous l'interprétiez, que vous lui octroyiez seconde vie, supplantant sa première qui, lorsque vous l'aurez en votre possession, aussitôt s'éteindra. Fatalement, le livre meurt puis renaît ennobli dans la paume et la prunelle du liseur énamouré, sur votre paume, sous votre prunelle ! Et, dans une envolée tyranniquement magnifique, s'exhalent de votre spélonque buccale, ô lecteur aguerris ! pourpris au vibrato frissonnant, les caresses des salves de sonorités, pour que je me repaïsse spéculativement du plaisir de mes tympanes enchantés. Les renaissances sempiternelles de

l'ouvrage sont proportionnelles au nombre de ses assimilateurs.

Aux travers des époques, le livre demeure et s'immortalise concomitamment à sa merveilleuse croisade, non moins instructive qu'instructrice, empruntant la fantastique artère sillonnant les siècles, porté par la nef de l'Amour littéraire.

En somme, vous ne pourrez infirmer que ces incuratifs prolégomènes, par leur concevable caractère *ex abrupto* vous donnèrent le *la* d'entrée. En revanche, il se peut fort bien que cette note soit erronée, faussée par mon harmonieux chant de crécelle acrimonieuse, taçant, flagellant vos tympanas abasourdis, avilis et inaptés à l'écoute ; fût-ce-t-il simplement le cas, ce que, concertant mon dessein, je conçois parfaitement, que j'en eusse simplement conclu que mon phrasé ne vous eût non plus atteint que le fond de ma pensée et, néanmoins, mon pis-aller n'eût été que d'en éprouver des passions exhilarantes, seul baume apaisant l'orgueil froissé d'une once d'espoir frustrée. Au reste, les satires abhorreront et abomineront sur pareille exorbitante tonalité que les dithyrambes glorifieront et enorgueilleront car, nonobstant que l'écrivain, entendu au sens primitif et commun du terme, conceptualise son livre aussi doctement que l'architecte dessine son monument ; qu'il l'écrive aussi habilement que le bâtisseur érige son édifice, l'artiste, lui, recherche l'eurythmie, l'esthétique.

II

L'INSUPPORTABLE MÉDIOCRITÉ LANGAGIÈRE

Il me semble indispensable de vous préciser que je n'entends médiocre au sens commun telle la ligne médiane séparant du génial, du bon, du beau, de l'idéal, du transcendant et du louable ; le stérile, le mauvais, le laid, le méprisable et le pitoyable, mais contenant strictement ces derniers. Moins que jamais ligne de l'extrême que gouffre béant géant où le Tout se perd, se râpe, se dilue, se mutile, se dissipe, écorché, rompu, enfoncé, broyé, annihilé par l'effroyable Néant de la trivialité malléable, docile et moutonnaire, inhérente, oui ! à ce gouffre à l'obscur bord, que j'entends comme médiocre, au fond de rocaille contorsionné des vilénies les plus catégoriques et terribles.

La médiocrité influe sur deux points fondamentaux : premièrement, elle stimule l'ennui par sa monotonie et sa pauvreté langagière, sa disette d'idée et de pensée ; secondement, elle provoque la nausée, le dégoût par son flot verbal d'abjections

informes et difformes écorchant le lisse imperfectible du Français, sans y aller chercher le profond, voire le néologisme pertinent.

Selon Nietzsche, « *l'homme* [par le langage] *a placé un monde propre à côté de l'autre, position qu'il jugeait assez solide pour soulever de là le reste du monde sur ses gonds et s'en rendre maître* », et j'ajouterais alors que la clef du vrai monde est l'hypersensibilité, mais exprimée dans le langage qui, bien qu'il permette une partielle intelligibilité objective des perceptions, n'admet seulement, à son plus haut point, que leur totale intelligibilité subjective, langage qui, maîtrisé au plus haut point, doit jaillir spontanément de l'hypersensation même. Ce monde de substitution qu'est le langage ne fait pas corps avec l'autre, le monde réel, mais au contraire, fait, d'une part, face à l'hermétisme des notions absolues ; et, d'autre part, à l'absence de réponse, compréhensible par l'Homme, de la Nature.

Les médiocres langagiers, quant à eux, restreignirent ce monde de substitution, qu'ils placèrent – et perpétuent, cultivent encore – tel un troisième, très éloigné quoique attenant aux deux premiers. Par ailleurs, chaque niveau de langue, et déjà chaque registre, se décline en un monde propre, peu ou prou simpliste. Autant qu'à chaque personne correspond un monde : le paradigme. Le langage tente donc, à l'encontre de la singularité individuelle, de niveler, d'établir un pied d'égalité face au monde dit vrai, échouant par définition. Ce qui ne saurait le rendre inutile, bien au contraire ! Il assure pitance à l'Art parmi arts : la littérature ! C'est ici du Français, avec un grand *F*, dont il est question.